

**BIGOT (Raoul), Châlons 1889, ANCIEN VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.** — Un enthousiaste, un vaillant, une âme généreuse de Camarade; un esprit noblement et constamment tourné vers le beau et le bien, vers tout ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue; voilà ce qu'était Raoul Bigot. La maladie, qui l'a cruellement tenaillé pendant de longs mois, en avait fait une pauvre créature douloureuse que la mort a délivrée.

Le 30 septembre 1928, les yeux de Bigot se sont fermés pour toujours; il n'avait que cinquante-quatre ans et eût pu, longtemps encore, nous apporter, en fidèle Gadzarts qu'il fut toute sa vie, le concours de sa lumineuse intelligence; nous savions malheureusement, depuis plusieurs semaines déjà, qu'aucun espoir n'était permis; et malgré l'affreuse tristesse qui nous étreignit, sa famille et nous-mêmes, quand se fut produit l'irréparable, nous avons été obligés de nous dire que le seul remède à l'effrayant calvaire subi par celui que nous avons connu si plein d'entrain et de bel optimiste, était ce sombre départ dans l'Au-delà!

Les distingués services que Bigot rendit à notre Société comme vice-président, de 1920 à 1923, sont encore présents à toutes les mémoires; et l'on comprendra à quel point nous aurions été désireux d'honorer comme il devait l'être, en nous groupant nombreux autour de son cercueil, celui qui fut, pour nous, l'un des meilleurs lieutenants du président BIZER, comme il l'avait été un moment dans la vie industrielle. Mais notre regretté Camarade, bien qu'il n'en eût jamais fait étalage, avait l'âme d'un stoïcien; et, peu soucieux des honneurs posthumes, il avait demandé que son cercueil ne fût suivi que de ses proches. Consigne rigoureuse, à laquelle le respect dû à la mort nous contraignit d'obéir.

Quelques semaines après, avec le bienveillant consentement de M<sup>me</sup> BIGOT et de ses enfants, une délégation des nôtres, ayant à sa tête le président WITTMANN, portait par un matin silencieux, au petit cimetière de Vaugirard, la palme du souvenir sur la tombe de l'ami dévoué enlevé à notre affection.

Nous avons maintenant le devoir de dire ce qu'a été, tout au long de sa vie trop brève, ce parfait travailleur, que nous avons vu arriver, frêle comme une jeune fille, et assez mal préparé aux travaux d'atelier et de dessin industriel, dans notre vieille École de Châlons. En ce milieu si nouveau pour lui, sa jeune énergie, son amour de l'étude, lui permirent de remonter rapidement le courant, et Bigot sortait en 1892, quatrième de sa promotion, avec les galons de sergent.

Une année au lycée Saint-Louis, des études complètes à l'École centrale des arts et manufactures et à l'École supérieure d'électricité, un classement plus qu'excellent dans ces deux grands établissements, faisaient de Bigot, dès 1897, un ingénieur très encyclopédiquement préparé à son rôle.

Tout jeune, il était désigné comme directeur de la Cartoucherie des Bruyères de Sèvres, calme et verdoyante retraite où naquirent ses deux enfants. Puis nous le voyons tenter la fortune et partir vers le lointain Mexique, où il garda, pendant plusieurs années, la direction de la *Fundicion de Sinaloa*, à Mazatlán, sur les rives du Pacifique « en tierra caliente ». Il était là, en même temps, consul de Belgique, et rapporta de ce prestigieux pays la matière de son beau livre, *le Mexique moderne*, publié depuis, et des *Notes économiques sur le Mexique* que notre *Bulletin technologique* eut la faveur de faire connaître à nos Camarades.

D'intéressantes missions en Europe centrale, un poste de direction à la Société générale de constructions mécaniques (anciens Établissements Garnier et Faure-Beaulieu), un séjour à la Compagnie générale d'électricité, comme collaborateur direct de notre ancien président Paul BIZER, achevaient de donner à Bigot des vues étendues sur une quantité d'industries.

Survint la guerre, qui fit de ce parfait patriote un lieutenant d'artillerie décidé

d'avance à tous les sacrifices. Une première citation nous le dépeint tout entier :

« Excellent officier. Depuis que la 3<sup>e</sup> section de pare est sur le front de V..., a montré les plus belles qualités de dévouement et d'intelligente initiative, et a su mener à bien, grâce à son calme et à son sang-froid, de nombreux ravitaillements dans des conditions particulièrement difficiles. »

A ce séjour dans l'enfer de Verdun, succédèrent de longs mois de campagne sur le front italien, où notre Camarade se distingua par la création d'un dispositif de défense de son invention, dont les tracasseries d'une administration routinière limitèrent malheureusement l'emploi.

En 1917, l'Armement, se souvenant de l'expérience acquise par BIGOR en pyrotechnie au début de sa carrière, le désigne comme directeur de l'important atelier de chargement de Saint-Jean-de-Braye, près d'Orléans. C'est là qu'il conduit jusqu'à la fin des hostilités, et sans le plus petit accident, la fabrication de millions de grenades V. B., ayant sous ses ordres un nombreux personnel qui fut le premier à demander unanimement pour lui, la distinction méritée de chevalier de la Légion d'honneur (laquelle, hélas ! ne lui fut décernée qu'à ses derniers instants).

La guerre finie, on vit notre Camarade administrateur de la Société anonyme d'entreprises industrielles, puis directeur général de la Société française d'appareillage Gardy.

Depuis deux ans environ, il avait enfin trouvé sa voie définitive, et mettant à profit la résultante de ses efforts, jusque-là un peu dispersés, son expérience de beaucoup de choses et ses nombreuses relations, il avait créé un bureau d'ingénieur-conseil, sorte d'organe de liaison entre grandes industries, dont il avait exposé la conception dans une conférence faite à notre siège social en juin 1927, sur « les ententes industrielles ». Au moment où BIGOR commençait à recueillir le fruit d'un travail acharné, l'impitoyable mort est venue nous enlever ce brillant Gadzarts.

Gadzarts, en effet, Camarade, il l'était avant tout, de tout son cœur ; et son passage dans d'autres milieux ne l'avait en rien détaché de nous. De bonne heure, il avait été un collaborateur plein de mérite de notre *Bulletin technologique*, et s'était vu successivement attribuer, à ce titre, une médaille d'argent, puis une médaille d'or en 1911, avec rappel en 1914.

C'était encore son cœur de Camarade qui battait lorsqu'il écrivait des armées, le 28 août 1914, à notre camarade KRETZSCHMAR, agent général de la Société :

« Si vous avez quelques nouvelles des Gadzarts pendant la campagne, j'essaierai, si vous le voulez bien, de les coordonner pour en faire une notice qui sera intéressante à garder dans les annales de notre Société. »

Et s'il ne put mettre ce beau projet à exécution, tous ceux qui assistèrent, le 26 juin 1921, à l'inauguration du monument aux Morts de notre École de Châlons, se rappellent par quels magnifiques accents il salua ces glorieux disparus, en sa qualité de vice-président et de représentant officiel de notre Société à la cérémonie. C'est là qu'il formula pour la première fois officiellement le vœu, poursuivi depuis, de voir les pouvoirs publics donner à nos jeunes Camarades les facilités d'accès au grade d'officier de complément, dont leurs Anciens s'étaient montrés si excellemment dignes sur les champs de bataille.

A cette tâche, prise en mains par notre Commission du statut militaire, BIGOR s'était attelé depuis avec la plus clairvoyante et la plus dévouée ténacité ; il continuait à nous servir de toute son ardeur, et sa dernière visite au siège social, en février 1928, a été pour une séance de cette Commission.

Il nous reste à dire un mot de l'esprit éclectique qu'était BIGOR : rapporteur

de nombreuses et importantes questions étudiées par notre Comité, conférencier disert, auteur de communications faites à notre siège social, aux Ingénieurs civils de France, dans les milieux techniques de Barcelone; auteur apprécié de plusieurs livres qui ont suivi son *Mexique moderne*, notamment de son curieux *Noûnlegos*, qui laissait le lecteur haletant d'un bout à l'autre du volume, membre écouté de la Confédération des travailleurs intellectuels, BIGOT fit preuve, pendant toute son existence, d'une activité aux faces multiples, que seule put arrêter la maladie qui l'emporta.

Nous perdons en lui un Camarade éminent, dont le charme égalait la valeur, et qui fit, partout où il passa, le plus grand honneur à nos Écoles.

Nous renouvelons à M<sup>me</sup> Bigot et à ses enfants, si durement frappés, l'expression de toute notre sympathie attristée.

**GARNIER (Pierre), Aix 1896.** — Le samedi 16 février, ont eu lieu à Violay (Loire) les funérailles de notre camarade Pierre GARNIER, ingénieur en chef de la Compagnie de Fives-Lille, à Paris, décédé le 13 du même mois, malgré les soins dévoués de sa famille, des suites d'une longue maladie.

Une assistance nombreuse et recueillie accompagnait notre Camarade à sa dernière demeure; le deuil était conduit par trois des nôtres : Gaston REVELLIN (Aix 1896), directeur des ateliers de la Compagnie de Fives-Lille, à Givors, beau-frère du défunt; Claude GARNIER (Clun. 1914), ingénieur à la Compagnie de Fives-Lille, à Paris, son frère, et L. GAUDRY (Aix 1894), secrétaire général de la Société S. O. M. U. A., à Saint-Ouen, cousin du défunt.

Une délégation des usines de Givors de la Compagnie de Fives-Lille, et quelques Camarades de la région stéphanoise, faisaient partie du cortège.

Devant le cercueil de Pierre GARNIER, le camarade MURGUE, de Saint-Étienne, Camarade de promotion et ami du défunt, a adressé au nom de la promotion Aix 1896 et des Camarades du Groupe de Saint Étienne, le suprême adieu, et, exprimé à la famille et au nom de tous, les dernières condoléances. Il a rappelé les brillantes qualités du disparu, qui s'étaient déjà manifestées à l'École; il a évoqué ses aptitudes d'ingénieur de talent, de chef aimé et respecté, et toutes ses actions de bon Camarade. Il a manifesté le regret d'une vie de travail interrompue si tôt, et exprimé l'espoir de retrouver notre ami dans une vie meilleure, juste récompense due à toute une existence de travail et d'honneur.

La palme funéraire de la Société et de nombreuses couronnes ont été déposées sur le cercueil de Pierre GARNIER.

*Communication transmise à la Société par notre camarade MURGUE (Aix 1896).*